

L'historiographie syriaque



Collection ÉTUDES SYRIAQUES

Direction

FRANÇOISE BRIQUEL CHATONNET
MURIEL DEBIÉ
ALAIN DESREUMAUX

Comité scientifique

FRANÇOIS CASSINGENA-TRÉVEDY
DOMINIQUE GONNET
JEAN-CLAUDE HAELEWYCK
FLORENCE JULLIEN
IZABELLA JURASZ
BERNARD OUTTIER
DAVID TAYLOR
CLAUDE VIBERT

Volumes parus

1 - *Les Inscriptions syriaques*

édité par F. Briquel Chatonnet, M. Debié, A. Desreumaux, Paris, 2004.

2 - *Les Apocryphes syriaques*

édité par M. Debié, A. Desreumaux, C. Jullien, F. Jullien, Paris, 2005.

3 - *Les Liturgies syriaques*

édité par F. Cassingena-Trévedy et I. Jurasz, Paris, 2006.

4 - *Les Pères grecs dans la tradition syriaque*

édité par D. Gonnet et A. Schmidt, Paris, 2007.

5 - *L'Ancien Testament en syriaque*

édité par F. Briquel Chatonnet et Ph. Le Moigne, Paris, 2008

6 - *L'historiographie syriaque*

édité par M. Debié, Paris, 2009.

En préparation

7 - *Le Monachisme de langue syriaque* (parution prévue en 2010)

ÉTUDES SYRIAQUES

6

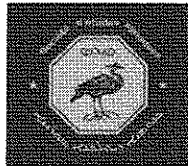
L'historiographie syriaque

Volume édité par

MURIEL DEBIÉ

GEUTHNER

À la mémoire de Jean-Baptiste CHABOT
qui, en 1899, fit paraître le premier volume de la
Chronique du patriarche Michel le Syrien, décédé en 1199



© 2009, S.N. LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER S.A.
16 RUE DE LA GRANDE CHAUMIÈRE - 75006 PARIS

ISBN : 978-2-7053-3821-3

Tous droits réservés

Photo de couverture :
Élie de Nisibe, *Chronique* (Ms. Londres BL Add.7197, f. 29v.)
By permission of *The British Library*.

Couverture :
Vincent Castevert

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i>	7
Muriel DEBIE – <i>L'héritage de l'historiographie grecque</i>	11
Geoffrey GREATREX – <i>Le pseudo-Zacharie de Mytilène et l'historiographie syriaque au VI^e s.</i>	33
Andrew PALMER – <i>Les chroniques brèves syriaques</i>	57
Amir HARRAK – <i>La victoire arabo-musulmane selon le chroniqueur de Zuqin (VIII^e siècle)</i>	89
Dorothea WELTECKE – <i>Les trois grandes chroniques syro-orthodoxes des XII^e et XIII^e siècles</i>	107
Antoine BORRUT – <i>La circulation de l'information historique entre les sources arabo-musulmanes et syriaques : Élie de Nisibe et ses sources</i>	137
Herman TEULE – <i>L'abrégé de la chronique ecclésiastique Muḥtaṣar al-aḥbār al-bī'iyya et la chronique de Séert. Quelques sondages</i>	161
Karam RIZK – <i>Pour une édition des Annales de Douaihi</i>	179
Robert THOMSON – <i>L'historiographie arménienne</i>	197
<i>Bibliographie générale des sources</i>	211
<i>Table des matières</i>	219

LA CIRCULATION DE L'INFORMATION HISTORIQUE ENTRE LES SOURCES ARABO-MUSULMANES ET SYRIAQUES :

ÉLIE DE NISIBE ET SES SOURCES

Antoine BORRUT

Université du Maryland, USA

La question de la circulation de l'information historique entre les différentes historiographies à l'œuvre dans le Proche-Orient des débuts de l'Islam (VII^e-X^e siècles) est cruciale, en raison de l'état même de la documentation disponible pour aborder la période. Les sources arabo-musulmanes ne manquent en effet pas de poser problème : le corpus de sources documentaires s'avère éminemment fragmentaire¹, tandis que les sources narratives préservées ne remontent pas au-delà du milieu du IX^e siècle (III^e siècle de l'hégire), même si des écrits plus anciens ont existé mais ne nous sont pas parvenus².

Face à ce double écueil classique pour le spécialiste des premiers siècles de l'histoire islamique, les chercheurs se sont intéressés depuis longtemps aux recours que pouvaient offrir les sources non musulmanes. Les sources juives à caractère historique étant pratiquement absentes pour

1. Je laisse ici de côté la documentation archéologique, épigraphique ou numismatique, qui a livré un abondant matériau pour appréhender la période (pour une illustration récente en la matière, voir WALMSLEY 2007). La question de la possibilité d'écrire une histoire des débuts de l'islam sur la seule base des sources documentaires divise les chercheurs. Il convient toutefois de souligner que le corpus continue de s'enrichir. Voir en particulier sur ce point la contribution récente de HOYLAND 2006.
2. La plus ancienne chronique intégralement préservée est celle de Ḥalīfa b. Ḥayyāt (m. 854), *Ta'riḥ*, même si des fragments de sources antérieures nous sont parvenus à l'occasion.

la période³, c'est davantage du côté des textes chrétiens qu'il convient de s'orienter. La moisson s'y avère toutefois fort inégale, puisque les sources narratives byzantines sont victimes du même « trou » chronologique que leurs homologues musulmanes⁴, et c'est donc avant tout l'intérêt des sources syriaques qui a été très tôt noté par les chercheurs⁵.

Cet intérêt pour l'historiographie syriaque s'est principalement articulé autour de trois axes de recherche. C'est tout d'abord la question de l'apport potentiel des sources syriaques pour la connaissance de l'histoire musulmane qui a retenu l'attention des chercheurs⁶, puis la manière dont on pouvait utiliser ces sources pour accepter ou rejeter tel ou tel élément de la tradition islamique, voire pour s'y substituer purement et simplement. Enfin, ce sont les liens unissant les historiographies arabo-musulmanes et syriaques qui ont suscité un certain nombre d'enquêtes⁷.

Avant de revenir plus particulièrement sur ce dernier point, sans doute n'est-il pas inutile de nous arrêter quelques instants sur la place conférée aux sources syriaques dans la recherche moderne.

Sources « internes » et sources « externes »

L'approche classique propose en effet une opposition pour le moins problématique : l'instauration d'un nouveau pouvoir musulman a conduit à considérer les seules sources islamiques comme « internes », au détriment des écrits non musulmans rangés dans la catégorie des sources dites « externes ». Cette classification, qui place les deux corpus sur le terrain de la confrontation, a engendré des débats soutenus sur l'utilisation même des sources non islamiques pour éclairer l'histoire musulmane.

Il suffit de rappeler ici certains choix radicaux bien connus visant à systématiquement rejeter la documentation musulmane au profit des sources non musulmanes que l'on prétendait « externes » et que l'on supposait ainsi plus fiables qu'une « histoire islamique du salut » suspectée d'avoir été forgée de toute pièce *ex post* dans un « milieu sectaire », la

3. On signalera toutefois l'intérêt de quelques apocalypses juives. Voir HOYLAND 1997, en particulier p. 237-240 et 307-321.

4. Voir notamment WHITBY 1992 et CAMERON 1992.

5. Pour une présentation exhaustive des sources non musulmanes pertinentes pour aborder les débuts de l'islam, voir HOYLAND 1997.

6. Voir par exemple BROOKS 1897 et 1900 ; BECKER 1912 ; SEGAL 1962 ; BROCK 1976 et 1982 ; CONRAD 1991 ; PALMER 1993 ; HOYLAND 1997 et 2000.

7. CONRAD 1988, 1992 et 1996 ; HOYLAND 1997 ; BORRUT 2005 et à paraître.

Bagdad abbasside des IX^e et X^e siècles⁸. À l'inverse, d'autres chercheurs s'évertuèrent à récuser ces textes chrétiens qu'ils considéraient comme mal informés et impropres à écrire l'histoire de l'islam⁹.

Il est quelque peu ironique de souligner que cette approche exclusive des sources, qui rejette *in toto* un corpus ou l'autre – suspecté pour l'un de forgerie tandis que la fiabilité de l'autre est mise en doute – trouve sa limite si l'on note, avec R. Hoyland, que si les deux camps présentent potentiellement une fausse image des événements, comment expliquer alors qu'ils en offrent tous deux la *même* image¹⁰ ?

Cette dichotomie entre sources « internes » et « externes » est en réalité fort critiquable. Pareille distinction fait bien peu de cas des critères chronologiques, puisque les sources non musulmanes, prioritairement syriaques, offrent bien souvent l'avantage de la contemporanéité par rapport à leurs homologues musulmanes, au moins pour ce qui concerne les deux premiers siècles de l'Islam.

Ajoutons que cette opposition des corpus ne tient pas davantage compte des groupes sociaux qui produisirent ces différents textes : l'émergence d'un empire islamique marque certes une hégémonie politique musulmane, mais l'écrasante majorité de la population du jeune empire demeurait alors non musulmane. Comment, dans de telles conditions, affirmer que les textes émanant de ces communautés majoritaires devraient être marginalisés au profit des seules sources islamiques ? Certains cas de figure trahissent bien la fragilité d'une telle approche : est-il ainsi raisonnable de présenter Théophile d'Édesse (v. 695-785) comme une source « externe », alors même que ce chroniqueur maronite occupait des fonctions officielles au service des Abbassides, puisqu'il était l'astrologue de cour du calife al-Mahdī (r. 775-785) ?

8. Ce sont les fameuses thèses développées par J. Wansbrough à la fin des années 1970 dans deux ouvrages qui ont fait date (voir WANSBROUGH 2004 et 2006). Une approche similaire a été adoptée dans un livre non moins célèbre, *Hagarism*, par COOK & CRONE 1977. Les thèses des tenants de ce courant historiographique qualifié de « sceptique » ont fait l'objet de débats virulents et ont été largement rejetées au cours des dernières décennies. Voir en particulier la réfutation de DONNER 1998.

9. Comme par exemple J. Sauvaget qui considérait que « les auteurs syriaques et byzantins, mal informés des institutions, dépendant les uns des autres, ne constituent qu'un appoint médiocre » (SAUVAGET 1967, p. 18). Le débat sur le sujet est toujours vif, comme en témoigne la récente controverse qui a opposé M. Benkheira et A.-L. de Prémare (BENKHEIRA 2005).

10. HOYLAND 1997, p. 591.

Finalement, ce clivage entre sources « internes » et « externes » s'avère tout simplement erroné, en donnant l'illusion de corpus fonctionnant en vase clos. Sources musulmanes et non musulmanes procèdent en réalité des dynamiques historiographiques à l'œuvre dans le Proche-Orient médiéval, où la circulation de l'information est permanente. Les sources non islamiques ne sont ainsi en aucun cas externes à la tradition historiographique musulmane dont elles sont bien souvent profondément imprégnées, tout en offrant des divergences d'interprétations et aussi, bien entendu, des témoignages indépendants qu'elles font cohabiter avec ces éléments d'emprunt. Comme l'a souligné R. Hoyland, « dans le monde cosmopolite des débuts de l'islam, nulle tradition n'était isolée de l'influence des autres »¹¹. Il est d'ailleurs évident que les livres circulaient au delà des séparations confessionnelles et, puisque des « éléments communs façonnaient les vies des moyen-orientaux des VII^e et VIII^e siècles, il est probable que des caractéristiques communes se retrouvent aussi dans leurs littératures »¹². La floraison de la littérature apocalyptique au VII^e siècle¹³, en réponse à l'expansion musulmane, ne doit ainsi pas occulter que des écrits arabo-musulmans « furent incorporés dans les écrits historiques des chrétiens de Syrie dans le courant du VIII^e siècle »¹⁴.

Ces informations partagées témoignent en réalité des rythmes asynchrones de la transmission, dont chaque corpus procède. Il convient, en conséquence, de rejeter la terminologie de sources « externes », pour lui préférer celle de sources « orientales », qui rend mieux compte des interactions permanentes entre les différentes historiographies à l'œuvre dans le Proche-Orient médiéval. C'est précisément sur ces processus de transmission qu'il faut à présent faire porter notre enquête, et plus particulièrement sur la manière dont les auteurs syriaques s'informent au sujet de l'histoire islamique.

Avant d'évoquer l'exemple très peu étudié d'Élie de Nisibe (m. 1046), sans doute n'est-il pas inutile d'esquisser un rapide état de la question de la circulation de l'information historique entre les sources arabo-musulmanes et syriaques.

11. HOYLAND 1997, p. 32.

12. HOYLAND 1997, p. 34.

13. BROCK 1982 ; HOYLAND 1997, p. 259-278.

14. CONRAD 1988, p. 43.

Théophile d'Édesse et la « transmission interculturelle »

Dès le XIX^e siècle, les chercheurs ont noté l'existence d'informations relatives à l'histoire du califat partagées entre différentes sources chrétiennes, rédigées en syriaque, en grec ou en arabe¹⁵. Ce constat a conduit à la quête d'une source commune à ces différentes chroniques, communément désignée sous le nom de *source syriaque commune* (*Syriac Common Source*). Si E.W. Brooks hésitait entre Théophile d'Édesse et Jean bar Samuel, C.H. Becker opta pour le premier nommé, intuition confirmée par la suite par L.I. Conrad et corroborée depuis par de multiples études¹⁶. L'identité de ladite source commune est notamment révélée par Agapius de Manbij, un auteur arabe chrétien qui écrivait vers le milieu du X^e siècle, qui stipule avoir puisé ses informations chez Théophile l'astronome (*al-munajjim*)¹⁷. Cette identification a permis de retracer très largement la circulation de l'information historique au sein du corpus des sources chrétiennes et de mettre en lumière les processus de « transmission interculturelle » à l'œuvre entre sources arabes et syriaques¹⁸.

Si l'œuvre originale de Théophile d'Édesse est aujourd'hui largement perdue¹⁹, sa chronique a en effet été abondamment utilisée par les auteurs chrétiens. Le chroniqueur byzantin Théophane (m. 818), le patriarche jacobite Denys de Tellmahré (m. 845) – dont l'œuvre est elle-même préservée par la Chronique anonyme de 1234 et par Michel le Syrien

15. C'est sans doute aussi de ce circuit, mais de manière très indirecte, que proviennent les informations sur l'Orient islamique offertes par deux chroniques latines, la Chronique Arabo-Byzantine de 741 et la Chronique hispanique de 754. Sur ces textes voir HOYLAND 1997, p. 423-427.

16. Voir les études successives de BROOKS 1906 ; BECKER 1912 ; CONRAD 1988, p. 42-44 ; HOYLAND 1997, p. 400-409 ; BORRUT 2005. Pour une présentation commode des informations offertes par Théophile, voir HOYLAND 1997, p. 631-671.

17. Agapius de Manbij, *Kitāb al-'unwān*, p. 525.

18. Les travaux pionniers en la matière sont ceux de CONRAD 1988 et 1992. Voir en outre HOYLAND 1997, p. 400-409, et dernier lieu BORRUT 2005 et à paraître.

19. Théophile, qui écrivait en syriaque, en grec et en arabe (et savait peut-être aussi le pahlavi), s'illustra dans de nombreux domaines, tels que la polémologie ou l'astronomie. Il réalisa aussi des traductions du grec vers le syriaque, traduisant en particulier l'*Iliade*. Seuls des fragments de quelques-unes de ses œuvres ont été préservés. Voir essentiellement CUMONT 1904, p. 229-238 ; BREYDY 1990 ; HOYLAND 1997, p. 400-409 et PINGREE 2001.

(m. 1199) – ou le melkite Agapius (ou Maḥbūb) de Manbij (actif v. 942), sont tous tributaires de Théophile d'Édesse²⁰.

La mise au jour de ce circuit de transmission de l'information a livré des résultats importants pour l'étude des premiers siècles de l'islam, ainsi qu'en témoigne l'étude magistrale consacrée par L.I. Conrad à la petite île syrienne d'Arwād : grâce au recours à la source syriaque commune, ce dernier a pu démêler les récits embrouillés de la tradition islamique et mettre notamment en évidence la confusion qui s'était instaurée entre Arwād et Rhodes dans les sources arabes²¹. L'étude de cet épisode des conquêtes, en soi presque insignifiant, a des conséquences très importantes en termes historiographiques. C'est tout d'abord une nouvelle méthode de travail, d'historiographie comparée, qui est ainsi proposée, mais aussi, et peut-être surtout, une voie d'accès vers des strates de sédimentation historiographique antérieures à la cristallisation d'une vulgate musulmane. Je me suis efforcé de montrer ailleurs comment on pouvait utiliser ces sources pour partir en quête d'une historiographie islamique perdue, dont les auteurs syriaques se font parfois l'écho²².

Théophile d'Édesse offre sans doute l'illustration la plus remarquable de ces mécanismes de « transmission interculturelle »²³, mais il ne représente certainement pas un cas isolé. Les conditions de la circulation de l'information étaient en effet souvent réunies grâce à des auteurs polyglottes, aussi à l'aise en arabe qu'en grec ou en syriaque, voire en pahlavi, qu'il s'agisse de fonctionnaires chrétiens à la cour califale ou de religieux actifs dans les monastères, hauts lieux de la transmission de l'Égypte et la Palestine jusqu'aux confins de la Mésopotamie et aux rives du golfe arabo-persique. Parce que Théophile fut actif au début de la période abbasside, la situation est ainsi particulièrement favorable pour la première moitié du VIII^e siècle, époque pour laquelle il offre des informations souvent contemporaines des événements qu'il rapporte, ayant été lui-même témoin oculaire de certains épisodes de la fameuse Révolution abbasside, dont la bataille du grand Zāb en 750²⁴.

20. Pour la transmission de Théophile, voir en particulier CONRAD 1992 ; HOYLAND 1997, p. 400-409 ; BORRUT 2005 et à paraître.

21. CONRAD 1992.

22. BORRUT 2005 et à paraître.

23. Ajoutons que Théophile occupe aussi un rôle central dans la transmission des savoirs astrologiques, ainsi que l'a démontré PINGREE 2001.

24. Voir Agapius de Manbij, *Kitāb al-'umwān*, p. 525.

Pour bien mesurer l'importance considérable de Théophile du point de vue de l'historiographie syriaque, il convient de souligner que nous ne disposons pas d'équivalents pour le VII^e siècle, et qu'il faut ensuite attendre les XII^e et XIII^e siècles pour retrouver de grandes chroniques syriaques, en l'occurrence l'anonyme de 1234, celle de Michel le Syrien, puis de Barhebraeus (m. 1286). Ajoutons que toutes ces sources sont syro-occidentales et que peu d'attention a été accordée jusqu'à présent à l'ouvrage qu'Élie de Nisibe (ou Élie bar Šēnāyā²⁵) composa au XI^e siècle, seule grande chronique syro-orientale conservée²⁶, en dépit de travaux pionniers tels que ceux de L.-J. Delaporte²⁷. La maigre notice que lui a consacré R. Hoyland dans un ouvrage désormais incontournable, témoigne d'ailleurs de ce relatif désintérêt²⁸.

Élie de Nisibe et ses sources pour les premiers siècles de l'islam

Élie bar Šēnāyā fut métropolitain de Nisibe pendant une quarantaine d'années (1008-1046²⁹). Sa chronique est préservée dans un *unicum* composé en 1019, aujourd'hui conservé à la British Library³⁰. Il faut toutefois noter une importante lacune de quatre feuillets dans le manuscrit,

25. En suivant la lecture adoptée par WITAKOWSKI 2007, p. 220. W. Witakowski estime que le nom dérive de la ville natale d'Élie, Šēnā, située au confluent du Tigre et du Grand Zāb, et rejette ainsi la vocalisation habituelle de Šīnāyā.
26. Les autres sources syro-orientales préservées se révèlent de bien moindre ampleur que la chronique d'Élie de Nisibe. Voir HOYLAND 1997, p.174-215. Au sein de ce petit corpus de textes nestoriens pertinents pour les premiers siècles de l'islam, on notera en particulier l'importance de la *Chronique du Khūzistān* (composée v. 660), au sujet de laquelle on se reportera en dernier lieu à ROBINSON 2004, ou encore le *Ktābā d-rīš mellē* de Jean bar Penkāyē (composé v. 687), sur lequel voir principalement BROCK 1987 ; HOYLAND 1997, p. 194-200 ; et PINGGERA 2006.
27. DELAPORTE 1910. Pour un bilan récent de la vie et l'œuvre d'Élie de Nisibe, ainsi qu'une bibliographie des études modernes consacrées au sujet, voir WITAKOWSKI 2007.
28. HOYLAND 1997, p. 421-422. Voir toutefois désormais WITAKOWSKI 2007. Soulignons cependant que les autres ouvrages d'Élie ont bien souvent davantage retenu l'attention des chercheurs que sa chronique, ainsi qu'en témoignent les importantes études de SAMIR 1996.
29. La date de décès d'Élie a fait l'objet d'une certaine confusion dans la recherche moderne. À la suite de J.S. Assemanus, l'année la plus communément proposée est 1049, ce qui s'avère erroné ainsi que l'a montré SAMIR 1988. Élie mourut en réalité le 18 juillet 1046.
30. Sous la référence British Library Add. 7197.

entre les années 169/785 et 264/878, de même que d'un autre folio comprenant la période allant de 361/971 à 384/994. Le texte a été édité et traduit en latin par E.W. Brooks et J.-B. Chabot, puis en français par L.-J. Delaporte³¹.

L'ouvrage se subdivise en deux parties, selon un modèle classique dans l'historiographie syriaque depuis Eusèbe de Césarée (m. v. 340) : une chronique suivie de tables chronologiques accompagnées d'un traité de comput. La partie « chronique » se révèle toutefois résolument atypique puisque, en plus d'offrir un exemple isolé d'historiographie syro-orientale, elle se présente sous une forme bilingue, rédigée en syriaque et en arabe. La partie syriaque est peut-être autographe, même si cette question n'a pas manqué de diviser les chercheurs, tandis que plusieurs mains différentes ont été identifiées pour le texte arabe³². Ce texte bilingue se présente sous la forme de tableaux³³, des colonnes précisant de surcroît pour chaque entrée la date de l'événement et, de façon remarquablement systématique, la ou les source(s) où Élie a puisé son information.

Outre le caractère bilingue de la chronique, qui présente de multiples avantages dans une perspective d'historiographie comparée, ce dernier point fait d'Élie de Nisibe une source de premier plan pour compléter notablement le tableau de la « transmission interculturelle » dans le Proche-Orient médiéval, offrant un accès privilégié vers de nombreuses sources perdues.

La liste des sources mises à contribution par Élie a été dressée par L.-J. Delaporte et révèle la grande variété de textes utilisés. Élie semble avoir en permanence le souci de citer une autorité contemporaine des faits qu'il rapporte³⁴. Pour ce faire, il s'appuie aussi bien sur des auteurs antiques que sur des sources syriaques et des écrits arabo-musulmans³⁵.

31. BROOKS 1910 et 1962 ; CHABOT 1954 et 1962 ; DELAPORTE 1910. Il faut y ajouter une édition et traduction partielle allemande pour la partie couvrant l'histoire islamique, voir BAETHGEN 1884. Sur la redécouverte moderne du texte d'Élie et les études successives qui y furent consacrées, voir WITAKOWSKI 2007, p. 225-228.

32. DELAPORTE 1910, p. iv-v ; HOYLAND 1997, p. 422.

33. Ce format spécifique est discuté en détail par AIGLE 2008-2009.

34. Élie fait appel à une soixantaine de sources au total. Signalons toutefois l'existence de rares entrées données sans références. Pour la période contemporaine de sa vie (385-409/995-1018), Élie ne cite plus de sources, ainsi que l'a relevé DELAPORTE 1910, p. xii-xiii.

35. Pour une liste des sources mises à contribution par Élie, voir DELAPORTE 1910, p. vii-xiv et WITAKOWSKI 2007, p. 233-237.

On y retrouve notamment Ptolémée, ainsi qu'Eusèbe de Césarée – l'auteur le plus souvent cité – et son continuateur Jacques d'Édesse (m. 708)³⁶.

Au sein des sources qui intéressent plus directement le spécialiste des débuts de l'islam, on relève en particulier des auteurs syriaques bien connus – même si leurs œuvres sont le cas échéant perdues – tels que Jean d'Éphèse ou d'Amida (m. 585), Georges, évêque des Arabes (m. 724), Īšo'dnaḥ (métropolitain de Basra, qui écrivait v. 850³⁷), Denis de Tellmahré (m. 845)³⁸, et bien d'autres encore. Élie fait aussi appel à des sources syriaques anonymes qui ne nous sont pas parvenues : la Chronique des métropolitains de Nisibe, l'Histoire des métropolitains de Nisibe, la Chronique des *catholicoi*, la Chronique des rois d'Édesse, la Chronique des rois de Perse etc³⁹.

Du côté des sources arabo-musulmanes mises à contribution par Élie, on note la présence de Muḥammad b. Mūsā al-Ḥwārizmī (m. v. 847), du grand al-Ṭabarī (m. 923) lui-même, de 'Ubayd Allāh b. Aḥmad b. Abī Ṭāhir (m. 925), d'al-Ṣūlī (m. 947), et de Ṭābit b. Sinān (m. 976). L.–J. Delaporte range aussi dans la catégorie des « auteurs arabes » trois sources anonymes : la Chronique des rois des Arabes (*yūbāl zabnē d-malkō d-tayōyē*), la Chronique des Arabes (*yūbāl zabnē d-tayōyē*) et le Livre de la chronique (*ktobō d-yūbāl zabnē*). Il ne me semble pas évident en l'état que ces trois textes aient été nécessairement rédigés primitivement en arabe comme le suppose L.–J. Delaporte, qui relève aussi qu'Élie fait référence à trois reprises à des collections (ou anthologies : *lūqoṭō*).

On a loué le souci d'Élie de citer ses sources, mais pour autant on a largement considéré, comme en dernier lieu de R. Hoyland, que « cela [...] n'apporte rien de neuf à l'image classique de l'islam »⁴⁰. Le caractère très « sec » de la chronique d'Élie explique sans doute largement le peu d'intérêt qu'elle a suscité auprès des chercheurs. Le simple fait qu'il s'agisse de la seule chronique syro-orientale de cette envergure préservée mérite toutefois que l'on s'y attarde. Si Élie ne semble pas à première vue

36. Sur ce dernier, voir HOYLAND 1997, p. 160-167.

37. FIEY 1966 ; HOYLAND 1997, p. 211-213.

38. HOYLAND 1997, p. 416-419.

39. Je conserve ici par commodité la traduction de L.–J. Delaporte, bien qu'elle me semble quelque peu trompeuse. Ce dernier rend en effet systématiquement *yūbāl* par *chronique* (et *taš'itō* par *histoire*), alors que *yūbāl* a pourtant le sens premier de *succession* (PAYNE SMITH 1879-1901, I, p. 1540). Lesdits ouvrages n'étaient donc peut-être en réalité que de simples listes de dignitaires religieux ou de souverains.

40. HOYLAND 1997, p. 422. Un avis similaire avait été formulé par SEGAL 1962, p. 252.

livrer des informations totalement neuves, il reste toutefois à s'interroger sur sa méthode de travail et sur ses sources. Mais plus encore, l'intérêt majeur de l'œuvre d'Élie pour le spécialiste de l'histoire des débuts de l'islam réside dans ce qu'elle peut nous apprendre sur l'historiographie arabo-musulmane en cours de constitution. Il est en effet parfois possible, grâce à des auteurs tels qu'Élie, de *dater* la mise en circulation de l'information historique.

Élie cite en effet certaines sources antérieures ou contemporaines des premières narrations islamiques préservées et plus généralement un certain nombre de sources *antérieures* à la vulgate islamique qui s'imposa au cours de la période qui suivit l'abandon de Sāmarrā' en 892 et le retour du califat à Bagdad⁴¹. S'il n'est pas question de dresser ici un tableau exhaustif de l'historiographie islamique en gestation, on peut en esquisser le schéma suivant. Rappelons en effet que la plus ancienne chronique arabo-musulmane préservée dans son intégralité est celle de Ḥalīfa b. Ḥayyāt (m. 854). Cela ne signifie évidemment pas qu'aucune chronique ne fut produite avant cette date, mais que ces textes ne nous sont pas parvenus⁴², en raison des méandres de la transmission. Il est d'ailleurs aujourd'hui solidement établi qu'une historiographie musulmane existait dès l'époque omeyyade, même si l'identification d'un « acte de naissance » de l'historiographie islamique demeure sans doute illusoire⁴³. Ces premières écritures historiques répondaient aux besoins de légitimité des califes de Damas, soucieux d'asseoir leur pouvoir face à de nombreux opposants⁴⁴. Il va sans dire qu'à compter du renversement des Omeyyades en 750, pareils discours ne pouvaient convenir au jeune pouvoir abbasside. Les nouveaux maîtres du califat entreprirent alors progressivement de réécrire l'histoire musulmane pour affirmer leurs propres droits à régner.

41. Sur les temps d'écriture et de réécriture de l'histoire islamique, voir BORRUT à paraître.

42. Je me limite ici strictement au genre des chroniques (je conserve le terme de « chronique » par commodité, même si le vocable de « chronographie » est sans doute plus adéquat, voir ROBINSON 2003, p. 55-79). Outre les citations dans les ouvrages plus tardifs, qui posent des problèmes méthodologiques spécifiques, des fragments de textes antérieurs subsistent à l'occasion. Voir en particulier les fragments récemment retrouvés de Sayf b. 'Umar (m. 796), *Kitāb al-ridda wa-al-futūḥ* et *Kitāb al-jamal wa-masīr 'Ā'īša wa-'Alī*.

43. BORRUT à paraître.

44. Sur les liens entre écriture de l'histoire et processus de légitimation, voir DONNER 1998, p. 114.

Cette entreprise de recomposition du passé ne fut en aucun cas monolithique et, au cours des cent cinquante premières années de domination abbasside, l'histoire fut ainsi réécrite à maintes reprises. Il s'agissait de répondre d'une part aux besoins nouveaux des souverains confrontés à leur tour aux aléas du pouvoir et aux rivalités inhérentes à l'exercice du gouvernement, et d'autre part aux bouleversements socio-politiques qui marquent la période. Certains événements particulièrement traumatisants motivèrent ainsi des recompositions profondes, à l'instar de la guerre civile (809-813) fratricide entre al-Amīn et al-Ma'mūn qui déchira le califat à la mort de al-Rašīd (m. 809), ou de l'épisode de la *miḥna*, l'inquisition décidée par al-Ma'mūn (r. 813-833) en vue d'imposer le dogme du Coran créé. Les transformations majeures qui surviennent dans le courant du IX^e siècle, illustrées en priorité par l'irréversible montée en puissance des Turcs et l'intermède Sāmarrā' (836-892), parachevèrent ce besoin de donner un sens nouveau au passé pour le rendre conforme aux exigences d'un présent profondément transformé⁴⁵. Parce qu'en cent cinquante ans le monde musulman avait totalement changé, la réécriture de l'histoire du califat était indispensable. Les efforts de recomposition du passé aboutirent alors à l'imposition d'une vulgate historiographique magistrale, dont les grandes lignes – le squelette historiographique et le cadre chronologique – furent largement adoptées par les générations ultérieures, médiévales mais aussi à bien des égards modernes. Cette version canonique de l'histoire musulmane, incarnée avant tout par le fameux al-Ṭabarī (m. 923), a en effet marqué de son empreinte jusqu'à la recherche moderne⁴⁶.

Devant la prééminence de cette vulgate, toutes les voies d'accès vers des sources arabo-musulmanes antérieures méritent d'être explorées. Cette direction de recherche a déjà livré des résultats probants, en particulier en travaillant sur les éléments fournis par le circuit de transmission dit de Théophile d'Édesse et ce sont les pistes totalement inexplorées offertes par Élie de Nisibe qui méritent à présent de retenir notre attention.

45. Sur ce besoin de produire un passé susceptible de donner du sens à un « présent transformé », voir les belles pages de GEARY 1996, notamment p. 17-56.

46. La « Tabarisation » de l'histoire islamique dont nous sommes victimes a été notée par DONNER 1990, qui soulignait que le récent achèvement de la traduction intégrale américaine de la somme d'al-Ṭabarī allait encore renforcer cette tendance. Pour la période moderne, il faut sans doute accorder la paternité de ce « processus » à WELLHAUSEN 1902, dont l'étude magistrale repose très largement sur l'*Histoire des prophètes et des rois*.

Avant de nous pencher sur les sources perdues mises à contribution par Élie, il n'est pas inutile de nous arrêter un instant sur sa méthode de travail lorsqu'il s'appuie sur des sources préservées. L'utilisation d'al-Ṭabarī, cité une petite trentaine de fois⁴⁷ par Élie, est ainsi révélatrice. Les citations se révèlent d'une grande fidélité : les indications chiffrées s'avèrent strictement identiques et, plus généralement, l'exactitude des informations citées par Élie d'après al-Ṭabarī est assez remarquable⁴⁸. Il ne faut toutefois pas chercher un parallélisme textuel puisque Élie semble le plus souvent avoir résumé al-Ṭabarī en syriaque, avant que le texte syriaque ne soit à son tour retraduit vers l'arabe. Quoi qu'il en soit, le souci de fidélité d'Élie conforte bien entendu son intérêt lorsqu'il offre un accès vers des sources aujourd'hui disparues.

Al-Ḥwārizmī et la fabrication de l'histoire abbasside

Au sein du corpus des sources musulmanes perdues mises à contribution par Élie, l'intérêt d'al-Ḥwārizmī s'impose comme une évidence, même si d'autres sources mériteraient aussi de retenir notre attention.

Muḥammad ibn Mūsā al-Ḥwārizmī (v. 184-v. 232/800-847) est en effet un personnage extrêmement célèbre, à la vie paradoxalement mal connue⁴⁹. Son œuvre scientifique, qui embrasse des domaines considérables, a toutefois assuré son passage à la postérité. Depuis l'Espagne musulmane, plusieurs de ses ouvrages sont en effet passés à l'Occident médiéval, par le truchement de traductions latines. C'est ainsi que le nom d'al-Ḥwārizmī, latinisé en *Algorismus*, a donné le mot algorithme⁵⁰ ! Cette séquelle linguistique suffit à démontrer combien al-Ḥwārizmī s'est illustré en mathématiques et plus particulièrement en algèbre, notamment au travers d'un ouvrage

47. Élie fait précisément appel à al-Ṭabarī 27 fois, et cite sous l'an 302 H (914-915) les toutes dernières lignes de la chronique de ce dernier.

48. À l'exception notable toutefois de l'année 278/891-892, qui s'explique peut-être par une erreur dans la référence à la source utilisée par Élie (ou par une lacune si Élie s'est appuyé sur plusieurs sources pour ce passage). Si al-Ṭabarī signale bien lui aussi la mort d'al-Muwaffaq en cette année, les autres éléments proposés par Élie semblent absents du *Ta'riḥ al-rusul wa-al-mulūk*. Cf. Élie de Nisibe, *Chronographie*, I, p. 191 T ; DELAPORTE 1910, p. 116 V ; et al-Ṭabarī, *Ta'riḥ al-rusul wa-al-mulūk*, III, p. 2123 T ; 37, p. 168 V.

49. Voir toutefois les contributions importantes de NALLINO 1944 ; TOOMER 1973 et VERNET 1978, qui offrent une vue d'ensemble de la production scientifique d'al-Ḥwārizmī.

50. Cette étymologie a été repérée en premier lieu par REINAUD 1849, p. 303-304.

fameux prônant la résolution d'équations par une méthode de réduction et de comparaison (*al-jabr wa-al-muqābala*). Une autre discipline dans laquelle al-Ḥwārizmī brilla particulièrement est l'astronomie, comme en témoigne la notoriété remarquable acquise par son *Zīj al-Sindhind*. Ce recueil de tables astronomiques est basé sur un ouvrage sanscrit apporté à la cour d'al-Manṣūr peu après 770, qui fut traduit une première fois en arabe sous ce calife, avant qu'al-Ḥwārizmī en offre une version révisée⁵¹. Cet ouvrage est d'une importance capitale pour notre connaissance de l'astronomie arabe, dans la mesure où il s'agit du premier livre de ce genre à nous être parvenu dans son intégralité, dans la traduction latine d'Adélarde de Bath⁵² (m. v. 1152) toutefois, puisque l'original arabe est perdu. En mathématiques comme en astronomie, al-Ḥwārizmī joua donc un rôle décisif dans l'introduction de la science indienne dans le monde musulman, qui assura par la suite sa diffusion dans l'Occident médiéval.

Si ces deux disciplines ont assuré sa notoriété dans l'Occident latin, al-Ḥwārizmī fut aussi actif dans d'autres domaines, même si la renommée de ses autres ouvrages ne semble pas avoir dépassé les frontières du monde musulman. C'est en particulier le cas de sa somme géographique, qui fut sans doute réalisée dans le contexte des ambitieux travaux de cartographie initiés par le calife al-Ma'mūn⁵³. Al-Ḥwārizmī travaillait d'ailleurs au service de ce dernier, puisqu'il était employé à temps plein du fameux *Bayt al-ḥikma*⁵⁴ et qu'il stipule en outre dans la préface de son ouvrage d'algèbre, qu'il fut encouragé par le calife à rédiger ledit volume.

Devant la célébrité acquise par al-Ḥwārizmī par une pratique scientifique pour le moins éclectique, il est surprenant de constater que son œuvre d'historien est presque totalement tombée dans l'oubli. Al-Ḥwārizmī est en effet l'auteur d'un ouvrage historique (*ta'rīḥ*) que l'article idoïne de l'*Encyclopédie de l'Islam* donne pour perdu sans signaler qu'il est

51. TOOMER 1973, p. 360-361.

52. Sur cette figure majeure de la propagation de la science arabe dans l'Occident médiéval, voir BURNETT 1987 et 1997.

53. NALLINO 1944, notamment, p. 481-487 ; TOOMER 1973, p. 362 ; COOPERSON 2005, p. 88-91. Pour une vue d'ensemble de l'activité scientifique dans le cadre du vaste mouvement de traduction sous les premiers abbassides, voir GUTAS 1998 et SALIBA 2007, p. 1-72. Pour la production géographique, on se reportera plus particulièrement à MIQUEL 1967-1988 et HOPKINS 1990, à compléter pour la cartographie par TIBBETTS 1992.

54. Le *Fihrist* d'Ibn al-Nadīm évoque la *ḥizānat al-ḥikma*, p. 274 T ; II, p. 652 V. Sur cette fameuse institution, voir en particulier BALTU-GUESDON 1992 et GUTAS 1998, notamment p. 53-60. Pour une vue d'ensemble de l'activité scientifique sous al-Ma'mūn, voir GUTAS 1998, p. 75-104 et en dernier lieu COOPERSON 2005, p. 81-106.

largement mis à contribution par Élie de Nisibe, mais aussi par d'autres sources arabo-musulmanes⁵⁵. Ce fait est pourtant bien connu⁵⁶, mais n'a pas retenu jusqu'à présent l'intérêt des chercheurs. L'enjeu est pourtant d'importance pour le spécialiste de l'Islam médiéval, dans la mesure où al-Ḥwārizmī fut l'auteur d'un *ta'riḥ* plus ou moins contemporain de celui de Ḥalīfa b. Ḥayyāt, le plus ancien préservé à ce jour dans son intégralité.

À la lumière des fragments préservés par Élie, L.-J. Delaporte avait supposé que l'ouvrage d'al-Ḥwārizmī commençait à la mort du prophète Muḥammad (632) et s'achevait dans les premières années du III^e siècle de l'hégire⁵⁷. Pareil découpage chronologique semble hautement improbable, dans la mesure où les chroniques qui nous sont préservées soit débutent traditionnellement à la naissance du prophète et à l'Hégire, soit prennent la forme de chroniques universelles débutant avec la création. Cette hypothèse est d'ailleurs contredite par d'autres citations d'al-Ḥwārizmī dans la littérature arabo-musulmane : al-Birūnī le cite ainsi expressément pour la date de naissance du Prophète⁵⁸. Il semble ainsi logique de penser qu'al-Ḥwārizmī ait composé une œuvre débutant avec la naissance de Muḥammad, avant peut-être de passer directement à l'Hégire, à l'instar de son contemporain Ḥalīfa b. Ḥayyāt⁵⁹, négligeant ainsi la période mecquoise de la vie du prophète. La chronique d'al-Ḥwārizmī courait ensuite au moins jusqu'en 826, puisque al-Ṭabarī et Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr (m. 280/893) le citent pour cette année⁶⁰.

Si les contours chronologiques de l'ouvrage demeurent incertains, le format adopté par al-Ḥwārizmī semble avoir été annalistique, à la lumière des éléments transmis notamment par Ḥamza al-Iṣfahānī (m. après 961) et Élie de Nisibe, ainsi que l'avait noté F. Rosenthal⁶¹. Ainsi que nous l'indiquons plus haut, la période couvrant les années 168/784 à 265/878 est toutefois manquante dans l'œuvre d'Élie, ce qui constitue bien entendu un handicap majeur pour quiconque s'intéresse à al-Ḥwārizmī : elle nous prive en particulier des passages relatifs au califat d'al-Ma'mūn, que l'on pourrait confronter aux citations préservées par Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr dans

55. VERNET 1978.

56. Voir par exemple ROSENTHAL 1968, p. 73.

57. DELAPORTE 1910, p. xiii.

58. GARBERS 1952a, p. 55 et 1952b, p. 63.

59. ZAKKAR 1971.

60. Al-Ṭabarī, *Ta'riḥ al-rusul wa-al-mulūk*, III, p. 1085 T ; 32, p. 158 V. Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr, *Kitāb Baġdād*, p. 212 T ; p. 96 V. TOOMER 1973, p. 358.

61. ROSENTHAL 1968, p. 73.

son *Kitāb Bagdād*, dont seule la partie relative à al-Ma'mūn est conservée⁶².

Il convient aussi de souligner qu'al-Ḥwārizmī semble avoir scrupuleusement indiqué les éclipses et autres phénomènes célestes. Sans doute cela ne doit-il guère nous surprendre de la part d'un astronome de cour, mais ce constat invite à s'interroger sur la possibilité qu'al-Ḥwārizmī ait rédigé une histoire astrologique⁶³.

Si une étude détaillée des informations offertes par Élie via al-Ḥwārizmī dépasserait de beaucoup le cadre imparti à cette étude, quelques éléments méritent toutefois de retenir notre attention. Élie puise chez al-Ḥwārizmī des informations sur l'histoire islamique couvrant la période entre 11/632 et 168/784, mais la lacune du manuscrit à compter de cette dernière date nous interdit de fixer la limite chronologique de son utilisation par Élie. Il s'agit pour l'essentiel de brefs passages, notant les principaux épisodes de l'histoire du califat, les campagnes militaires d'envergure, en particulier dans le cadre des conquêtes islamiques ou bien celles dirigées annuellement contre Byzance ou contre les Turcs. Ainsi que nous l'évoquions, al-Ḥwārizmī mentionne aussi les principaux phénomènes astronomiques, indique le nom du responsable du pèlerinage (*hajj*) pour telle ou telle année, etc.

Que faire de cette moisson ? On l'a dit, al-Ḥwārizmī ne livre pas *a priori* d'informations nouvelles pour le spécialiste de l'islam. Pourtant si on les considère du strict point de vue historiographique, ces informations sont bien neuves. Al-Ḥwārizmī nous donne en effet la possibilité de dater la mise en circulation de certains éléments, offrant par exemple la toute première mention de certaines données relatives à l'épisode fameux de la « Révolution abbasside ». Ce constat, qui n'a jamais été fait, s'avère pourtant crucial. Nous avons ainsi un accès de choix à la fabrique de l'histoire abbasside, alors sur le métier, qui a abouti à une véritable vulgate du mouvement insurrectionnel fatal aux Omeyyades.

Ainsi que nous le rappelions, notre connaissance de l'histoire des débuts de l'islam repose très largement – du point de vue des sources narratives – sur des sources composées à l'âge classique, au tournant des IX^e et X^e siècles. Tout accès à des textes antérieurs mérite donc de retenir notre attention, que ce soit pour nous interroger sur ce que nous croyons savoir des premiers siècles de l'islam, ou peut-être plus encore afin de mettre en lumière les strates successives d'écriture et de réécriture de l'histoire aux

62. Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr, *Kitāb Bagdād*. Sur Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr et la culture littéraire de la Bagdad de son temps, voir désormais TOORAWA 2005.

63. VERNET 1978, p. 1071 ; TOOMER 1973, p. 362.

époques omeyyades et abbassides. L'accès vers des éléments issus de l'œuvre d'al-Ḥwārizmī, permet en l'occurrence d'analyser l'historiographie abbasside en cours d'élaboration et de confronter les fruits de cette analyse au canon historiographique qui s'imposa par la suite.

En amont, il convient aussi de confronter les informations offertes par le circuit de transmission dit de Théophile d'Édesse, qui livre des éléments issus d'une strate historiographique antérieure à ceux livrés par al-Ḥwārizmī. La comparaison entre Théophile et al-Ḥwārizmī présente d'ailleurs de nombreux intérêts, dans la mesure où tous deux occupèrent des fonctions officielles respectivement au service des califes abbassides al-Mahdī et al-Ma'mūn, où ils s'illustrèrent notamment l'un et l'autre comme astronomes de cour. Mais c'est plus encore le projet historiographique à l'œuvre derrière ces deux chroniques qui s'avère intéressant. Alors qu'une partie des informations fournies par Théophile repose indubitablement sur des sources pro-Omeyyades, al-Ḥwārizmī présente déjà une version bien plus « abbasside » de l'histoire, bien qu'encore parfois éloignée de la vulgate.

D'une source à l'autre, on note bien entendu l'apparition ou la disparition de telle ou telle information, mais la tendance est nette : la chronologie politique s'affine. On relève en particulier la place nouvelle qu'occupent certains acteurs du jeu politique. Les Alides acquièrent ainsi une place notable, illustrée notamment par la mention du meurtre d'al-Ḥusayn en 680⁶⁴, alors que la bataille de Karbalā' fait l'objet d'une certaine confusion dans les sources dérivant de Théophile d'Édesse⁶⁵. On peut y ajouter qu'un autre épisode saillant de la mémoire chiite, la mise à mort de Zayd b. 'Alī par Yūsuf b. 'Umar à Kufa (121/738-739), est également dûment noté⁶⁶. Plus largement, cet accent mis sur les Alides et sur les martyrs chiites traduit une tendance de fond dans l'historiographie abbasside alors en gestation. Après avoir spolié les descendants de 'Alī du coup d'État qui renversa les Omeyyades en 750, les Abbasides réintégrèrent progressivement les Alides dans l'histoire islamique, soucieux de se concilier leurs anciens alliés qu'ils avaient privés des fruits du pouvoir.

De manière plus surprenante, les Zubayrides, pourtant ennemis jurés des Abbasides⁶⁷, sont souvent mentionnés par al-Ḥwārizmī. 'Abd Allah b. al-Zubayr semble même être considéré comme le successeur légitime de Mu'āwiya II à la mort de celui-ci (683), avant que les « Syriens et

64. Élie de Nisibe, *Chronographie*, I, p. 147 T ; DELAPORTE 1910, p. 91 V.

65. Voir sur ce point HOYLAND 1997, p. 643, n. 70.

66. Élie de Nisibe, *Chronographie*, I, p. 168 T ; DELAPORTE 1910, p. 103 V.

67. DANIEL 1982, p. 428-429 ; EL-HIBRI 2002, p. 250-251.

Palestiniens » ne se rangent derrière Marwān b. al-Ḥakam quelques mois plus tard⁶⁸. Rappelons qu'Ibn al-Zubayr est généralement présenté comme un rebelle dans l'historiographie musulmane, même si la période de la deuxième *fitna* s'avère extrêmement confuse⁶⁹. Cette différence de traitement trahit peut-être le recours à une source pro-Zubayride aujourd'hui disparue, à moins que le travail de *damnatio memoriae* opéré par les Abbassides à l'encontre des descendants d'al-Zubayr n'ait pas encore été achevé⁷⁰.

Mais pour mieux appréhender l'élaboration d'un canon historiographique abbasside, il convient de scruter l'évolution de la narration relative à l'épisode fondateur de la dynastie par excellence, la fameuse Révolution abbasside de 750⁷¹. La vulgate de cet épisode nous est avant tout connue par l'*Histoire anonyme des Abbassides*, un texte vraisemblablement composé dans la seconde moitié du IX^e siècle, mais qui reprend des éléments plus anciens, pouvant à l'occasion remonter à l'époque d'al-Mahdī⁷². Actif dans la première moitié du IX^e siècle, al-Ḥwārizmī est donc un témoin privilégié de cette fabrique de la vulgate abbasside du mouvement insurrectionnel (*da'wa*) qui conduisit au renversement de la première dynastie de l'islam. Les éléments préservés par Élie confirment cet effort de fabrique de l'histoire abbasside dans le courant du IX^e siècle. Si l'an 100 de l'hégire (718-719), aux fortes connotations eschatologiques, ne semble pas encore

68. Élie de Nisibe, *Chronographie*, I, p. 148-149 T ; DELAPORTE 1910, p. 92 V.

69. La deuxième « guerre civile » (*fitna*) opposa les partisans d'Ibn al-Zubayr aux Omeyyades à compter de la décision de Mu'āwiyā de désigner son fils Yazīd comme son successeur, instaurant ainsi un principe dynastique, jusqu'à la mise à mort d'Ibn al-Zubayr par les troupes de 'Abd al-Malik en 692. Si la vulgate historiographique imposée au tournant des IX^e et X^e siècles présente Ibn al-Zubayr sous les traits d'un rebelle, Chase Robinson a récemment souligné que d'autres sources offraient un point de vue radicalement différent. Les témoignages numismatiques ainsi qu'un certain nombre de sources aux marges de la vulgate donnent l'impression strictement inverse : Ibn al-Zubayr apparaît alors comme le calife légitime, tandis que 'Abd al-Malik hérite du costume de rebelle. Ces éléments démontrent que la chronologie politique des premiers siècles de l'islam n'est pas aussi assurée qu'on pourrait le croire, et que les manipulations historiographiques furent monnaie courante. Voir ROBINSON 2005, p. 31-48.

70. Sur la mémoire zubayride, voir CAMPBELL 2003.

71. Cet épisode a suscité une bibliographie considérable qu'il serait fastidieux d'énumérer ici. Voir l'important bilan historiographique dressé par HUMPHREYS 1991, p. 104-127, et en dernier lieu AGHA 2003 et BORRUT à paraître.

72. *Aḥbār al-dawla al-'Abbāsiyya*. Sur ce texte voir DURİ 1971, p. 13 ; DANIEL 1982, p. 422 et s. ; AGHA 2003, p. xxii.

être associé au début de la *da'wa* (mouvement lui-même dépeint sous un jour fortement messianique), comme cela devint ensuite commun⁷³, il n'en reste pas moins que les contours de la phase clandestine du mouvement se précisent.

Citant al-Ḥwārizmī sous l'an 111 de l'Hégire (729-730), Élie rapporte ainsi que c'est en cette année que commença la domination (syriaque : *šūlṭanā*/arabe : *sulṭana*) des Abbassides dans le Ḥurāsān, et que leur premier chef (*rišohūn/šarīfuhum*) fut Sulaymān b. Kaṭīr⁷⁴. C'est ensuite Būkayr b. Māhān qui, à compter de 115/733-734, s'évertua secrètement à « rallier la population à la royauté (*malkūtā/malaka*) des Abbassides »⁷⁵. Lorsque la mainmise abbasside sur l'orient du califat fut mieux établie, en 129/746-747, Abū Muslim « enrôla ouvertement [des soldats] pour la puissance (*malkūtā /al-mulk*) des Abbassides » dans la région de Marw⁷⁶. L'année suivante (130/747-748) révèle cependant une certaine confusion : on y apprend en effet qu'Abū Muslim se rendit à Marw où il tua « Abū Dāwūd et 'Uṭman, fils de Kirmanī »⁷⁷. Il convient de rectifier ce passage fautif, puisque c'est en réalité Abū Dāwūd qui tua 'Uṭmān b. al-Kirmanī pendant qu'Abū Muslim tuait le frère de ce dernier, 'Alī⁷⁸. S'il ne s'agit pas d'une erreur d'Élie, cette imprécision pourrait trahir une information encore à l'occasion mal assurée.

Les différents éléments mentionnés dans ces quelques lignes puisées par Élie chez al-Ḥwārizmī font référence à des acteurs et des épisodes bien connus de la Révolution abbasside, mais qui apparaissent potentiellement pour l'une des toutes premières fois sous le calame d'al-Ḥwārizmī. Sulaymān b. Kaṭīr ou Būkayr b. Māhān sont en effet absents chez son contemporain Ḥalīfa b. Ḥayyāṭ, tandis qu'ils semblent bien connus d'al-Madā'inī (m. v. 235/850)⁷⁹, la principale source d'al-Ṭabarī sur la période.

73. Il est bien entendu possible que cette information n'ait pas été retenue par Élie. Sur les débuts de la *da'wa* abbasside en l'an 100 de l'hégire, voir notamment al-Ṭabarī, *Ta'rīḥ al-rusul wa-al-mulūk*, II, p. 1358 T ; 24, p. 87 V.

74. Élie de Nisibe, *Chronographie*, I, p. 165 T ; DELAPORTE 1910, p. 102 V. La traduction de Delaporte s'avère problématique pour ce passage. Il rend en effet *šūlṭanā* par « dynastie » et propose ainsi : en l'an 111 « commença la dynastie des Abbassides [...] Le premier [roi] d'entre eux fut Sulaymān, fils de Kaṭīr ».

75. Élie de Nisibe, *Chronographie*, I, p. 166 T ; DELAPORTE 1910, p. 103 V.

76. Élie de Nisibe, *Chronographie*, I, p. 171 T ; DELAPORTE 1910, p. 105 V. Cf. al-Ṭabarī, *Ta'rīḥ al-rusul wa-al-mulūk*, II, p. 1949-1959 T ; 27, p. 61-70 V.

77. Élie de Nisibe, *Chronographie*, I, p. 171 T ; DELAPORTE 1910, p. 105 V. Le texte arabe de ce passage est d'ailleurs lacunaire.

78. Al-Ṭabarī, *Ta'rīḥ al-rusul wa-al-mulūk* II, p. 1997-2000 T ; 27, p. 104-107 V.

79. SEZGIN 1986.

En amont, le mouvement insurrectionnel abbasside est presque totalement passé sous silence dans les sources qui dépendent de Théophile d'Édesse. La lame de fond qui devait renverser les Omeyyades n'apparaît en effet en pleine lumière que très tardivement, en 748, lorsqu'il est rapporté qu'Abū Muslim prêche la révolte et attire de nombreux partisans au Ḥurāsān⁸⁰. Ce faisceau d'indices démontre que c'est bien dans la première moitié du IX^e siècle que s'opère la fabrique d'un mythe des origines abbasside.

Conclusion

Une étude approfondie de ce dossier, qui nécessite de poursuivre l'investigation dans les sources arabes, dépasse de beaucoup le cadre de cette contribution. Il n'en reste pas moins qu'en faisant appel à des auteurs tels qu'al-Ḥwārizmī, Élie de Nisibe offre des perspectives fécondes pour cheminer dans les méandres de ce vaste chantier que constitue l'historiographie des premiers siècles de l'islam.

Je rappelle à l'orée de cette enquête que le statut des sources syriaques pour écrire l'histoire de l'Islam divise les chercheurs. Les éléments discutés dans les pages précédentes démontrent que les sources chrétiennes, dès lors qu'elles traitent de l'histoire musulmane, se font volontiers l'écho d'une historiographie islamique perdue et ne procèdent donc pas de traditions différentes, mais de moments de sédimentation mnésique différents. Pareille approche permet d'exhumer certains aspects de projets historiographiques enfouis, que nourrirent les califes omeyyades ou abbassides. Si un accès vers la forme originale d'un texte perdu semble la plupart du temps illusoire⁸¹, il n'en reste pas moins possible de nous efforcer de dater la mise en circulation de l'information historique, ou plus exactement de fixer un *terminus ante quem* à sa mise en circulation.

L'utilisation d'al-Ḥwārizmī par Élie de Nisibe confirme ainsi que le IX^e siècle occupe bien une place centrale dans la reconstruction – le préfixe est d'importance – d'un passé islamique. C'est alors la vulgate historiographique abbasside qui est sur le métier et une version canonique fut imposée quelques décennies plus tard. Comme le soulignait récemment S.S. Agha, ce canon historiographique qui s'impose alors imprègne par la suite tous les registres de la transmission, quelle que soit la tendance des différents

80. HOYLAND 1997, p. 665.

81. Sur les précautions méthodologiques à adopter pour partir en quête de sources perdues, voir en particulier CONRAD 1993 et LANDAU-TASSERON 2004.

auteurs (pro-Abbassides, chiites, etc.)⁸². C'est pourquoi le recours aux sources syriaques s'avère crucial : Théophile d'Édesse, Élie de Nisibe et leurs pairs ont un rôle à jouer pour contourner cet écueil, en nous offrant des voies pour mettre en lumière la fabrique d'une histoire abbasside.

Bibliographie

- Aḥbar al-dawla al-'abbāsiyya* : 'A. 'A. AL-DURI & 'A.J. AL-MUTTALIBI (éds), Beyrouth, 1971.
- Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr, *Kitāb Baġdād* : H. KELLER (éd.), *Sechster Band des Kitāb Baġdād von Aḥmad ibn abī Ṭāhir Ṭayfūr*, Leipzig, 1908 [éd. et trad. all.].
- Ibn al-Nadīm, *Al-Fihrist* : G. FLÜGEL (éd.), Beyrouth, 1871-1872 ; B. DODGE (trad.), *The Fihrist of al-Nadīm : a Tenth-Century Survey of Muslim Culture*, 2 vols, New York, Columbia U. P., 1970.
- Khalīfa ibn Khayyāṭ al-'Uṣfūrī, *Ta'rīḥ* : S. ZAKKAR (éd.), 2 vols, Damas, 1967.
- Sayf b. 'Umar al-Tamīmī, *Kitāb al-Ridda wa'l-futūḥ and Kitāb al-Jamal wa masīr 'Ā'isha wa 'Alī*, *A facsimile edition of the fragments preserved in the University Library of Imām Muḥammad Ibn Sa'ūd Islamic University in Riyadh, Sa'udi Arabia* : Q. AL-SAMARRAI (éd.), 2 vol., Leiden, Smitskamp Oriental Antiquarium, 1995.
- Al-Ṭabarī, *Ta'rīḥ al-rusul wa-al-mulūk* : M.J. DE GOEJE (éd.), 15 vols, Leiden, Brill, 1879-1901 ; trad., *The History of al-Ṭabarī*, 39 vols, Albany, State University of New York Press, 1985-2002 (Bibliotheca Persica).
- AGHA 2003 : S.S. AGHA, *The Revolution which Toppled the Umayyads : Neither Arab nor 'Abbāsīd*, Leiden, Brill.
- AIGLE 2008-2009 : D. AIGLE, « L'histoire sous forme graphique en arabe, persan et turc ottoman : origines et fonctions », *Bulletin des Études Orientales* 58, p. 11-49.
- BAETHGEN 1884 : F. BAETHGEN, *Fragmente syrischer und arabischer Historiker*, Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, Leipzig.
- BALTY-GUESDON 1992 : M.-G. BALTY-GUESDON, « Le *Bayt al-Ḥikma* de Baghdad », *Arabica* 39/2, p. 131-150.
- BECKER 1912 : C.H. BECKER, « Eine Neue christliche Quelle zur Geschichte des Islam », *Der Islam* 3, p. 295-296.
- BENKHEIRA 2005 : M.H. BENKHEIRA, « L'analyse du *ḥadīth* en question. À propos de A.-L. de Prémare et de G.H.A. Juynboll », *Arabica* 52/2, p. 294-306.
- BORRUT 2005 : A. BORRUT, « Entre tradition et histoire : genèse et diffusion de l'image de 'Umar II », *Mélanges de l'université Saint-Joseph* 58, p. 329-378.
- BORRUT à paraître : A. BORRUT, *Entre mémoire et pouvoir : l'espace syrien sous les derniers Omeyyades et les premiers Abbassides (v. 72-193/692-809)*, Leiden, Brill.
- BREYDY 1990 : M. BREYDY, « Das Chronikon des Maroniten Theophilus ibn Tuma », *Journal of Oriental and African Studies* (Athènes) 2, p. 34-46.
- BROCK 1976 : S.P. BROCK, « Syriac Sources for the Seventh Century History », *Byzantine and Modern Greek Studies* 2, p. 17-36.
- BROCK 1982 : S.P. BROCK, « Syriac Views on Emergent Islam », dans G.H.A. JUYNBOLL (éd.), *Studies on the First Century of Islamic Society*, Carbondale-Edwardsville, Southern Illinois U. P., p. 9-22.

82. AGHA 2003, p. xxiii.

- BROCK 1987 : S.P. BROCK, « North Mesopotamia in the Late Seventh Century. Book XV of John Bar Penkāyē's *Rīš Mellē* », *Jerusalem Studies in Arabic and Islam* 9, p. 51-75.
- BROOKS 1900 : E.W. BROOKS, « A Syriac Fragment », *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 54, p. 195-230.
- BROOKS 1906 : E.W. BROOKS, « The Sources of Theophanes and the Syriac Chroniclers », *Byzantinische Zeitschrift* 15, p. 578-587.
- BURNETT 1987 : C. BURNETT (éd.), *Adelard of Bath, An English Scientist and Arabist of the Early Twelfth Century*, London, Warburg Institute.
- BURNETT 1997 : C. BURNETT, *The Introduction of Arabic Learning in England*, London, The British Library.
- CAMERON 1992 : A. CAMERON, « New Themes and Styles in Greek Literature : Seventh-Eighth Centuries », dans A. Cameron & L.I. Conrad (éds), *The Byzantine and Early Islamic Near East I : Problems in Literary Source Material*, Princeton, Darwin Press, p. 81-105.
- CAMPBELL 2003 : S. CAMPBELL, *Telling Memories : The Zubayrids in Islamic Historical Memory*, Ph.D. Diss., Université de Californie, Los Angeles.
- CONRAD 1988 : L.I. CONRAD, « Theophanes and the Arabic Historical Tradition : Some Indications of Intercultural Transmission », *Byzantinische Forschungen* 15, p. 1-44.
- CONRAD 1991 : L.I. CONRAD, « Syriac perspectives on Bilād al-Shām during the Abbasid Period », dans M.A. Al-Bakhit & R. Schick (éds), *Bilād al-Shām during the Abbasid Period (132 AH/750 AD-451 AH/1059 AD) : Proceedings of the Fifth International Conference on the History of Bilād al-Shām*, Amman, p. 1-44.
- CONRAD 1992 : L.I. CONRAD, « The Conquest of Arwād : A Source-Critical Study in the Historiography of the Early Medieval Near East », dans A. Cameron & L.I. Conrad (éds), *The Byzantine and Early Islamic Near East I : Problems in Literary Source Material*, Princeton, Darwin Press, p. 317-401.
- CONRAD 1993 : L.I. CONRAD, « Recovering Lost Texts : Some Methodological Issues », *Journal of the American Oriental Society* 113/2, p. 258-263.
- CONRAD 1996 : L.I. CONRAD, « The Arabs and the Colossus », *Journal of the Royal Asiatic Society* 6, p. 165-187.
- COOK & CRONE 1977 : M. COOK & P. CRONE, *Hagarism. The Making of the Islamic World*, Cambridge, Cambridge U. P.
- COOPERSON 2005 : M. COOPERSON, *Al Ma'mun*, Oxford, Oneworld.
- CUMONT 1904 : F. CUMONT et alii (éds), *Catalogus codicum astrologorum graecorum*, vol. 5.1, Bruxelles.
- DANIEL 1982 : E.L. DANIEL, « The Anonymous History of the Abbasid Family and its Place in Islamic Historiography », *International Journal of Middle East Studies* 14/4, p. 419-432.
- DONNER 1990 : F.M. DONNER, « Compte rendu de H. Kennedy, *The Prophet and the Age of the Caliphates* », *Speculum* 65, p. 182-184.
- DONNER 1998 : F.M. DONNER, *Narratives of Islamic Origins. The beginnings of Islamic Historical Writing*, Princeton, The Darwin Press.
- DURI 1971 : 'A.'A. AL-DÜRĪ, « Muqaddima », dans *Aḥbar al-dawla al-'abbāsiyya*, 'A.'A. al-Dūrī & 'A.J. al-Muṭṭalibī (éds), Beyrouth, p. 5-18.
- FIGY 1966 : J. M. FIGY, « Išō'dnah, métropolitain de Basra, et son œuvre », *L'Orient syrien* 11, p. 431-450.
- GARBERS 1952a : K. GARBERS, « Eine Ergänzung zur Sachausgabe von al-Bīrūnīs „Chronologie orientalischer Völker“ », dans J. Fück (éd.), *Documenta Islamica Inedita*, Berlin, p. 45-68.
- GARBERS 1952b : K. GARBERS, « Eine Ergänzung zur Sachausgabe von al-Bīrūnīs Chronologie orientalischer Völker », *Der Islam* 30, p. 39-80.
- GEARY 1996 : P.J. GEARY, *La mémoire et l'oubli à la fin du premier millénaire*, Paris, Aubier.

- GUTAS 1998 : D. GUTAS, *Greek Thought, Arabic Culture : The Graeco-Arabic Translation Movement in Baghdad and Early 'Abbāsīd Society (2nd-4th/8th-10th centuries)*, London-New York, Routledge.
- EL-HIBRI 2002 : T. EL-HIBRI, « The Redemption of Umayyad Memory by the 'Abbāsīds », *Journal of Near Eastern Studies* 61/4, p. 241-265.
- HOPKINS 1990 : J.F.P. HOPKINS, « Geographical and Navigational Literature », dans M.J.L. Young, J.D. Latham & R.B. Serjeant (éds), *Religion, Learning and Science in the 'Abbāsīd Period, The Cambridge History of Arabic literature*, Cambridge, p. 301-327
- HOYLAND 1997 : R.G. HOYLAND, *Seeing Islam as Others Saw it: A Survey and Evaluation of Christian, Jewish and Zoroastrian Writings on Early Islam*, Princeton, The Darwin Press.
- HOYLAND 2000 : R.G. HOYLAND, « The Earliest Christian Writings on Muḥammad : An Appraisal », dans H. Motzki (éd.), *The Biography of Muhammad: The Issue of the Sources*, Leiden, Brill, p. 276-297.
- HOYLAND 2006 : R.G. HOYLAND, « New Documentary Texts and the Early Islamic State », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 69/3, p. 395-416.
- HUMPHREYS 1991 : R.S. HUMPHREYS, *Islamic History : A Framework for Inquiry*, London-New York, Tauris.
- LANDAU-TASSERON 2004 : E. LANDAU-TASSERON, « On the Reconstruction of Lost Sources », *Al-Qanṭara* 25, p. 45-91.
- MIQUEL 1967-1988 : A. MIQUEL, *La géographie humaine du monde musulman*, 4 vols, Paris, Mouton.
- NALLINO 1944 : C.A. NALLINO, « Al-Khuwārizmī e il suo rifacimento della Geografia di Tolémo », dans C.A. Nallino (éd.), *Raccolta di scritti editi e inediti V*, Roma, p. 458-532.
- PALMER 1993 : A. PALMER, *The Seventh Century in the West-Syrian Chronicles*, Liverpool, Liverpool U. P.
- PAYNE SMITH 1879-1901 : R. PAYNE SMITH et al., *Thesaurus Syriacus*, 2 vols.
- PINGGERA 2006 : K. PINGGERA, « Nestorianische Weltchronistik : Johannes Bar Penkaye und Elias von Nisibis », dans M. Wallraf (éd.), *Julius Africanus und die christliche Weltchronistik*, Berlin, De Gruyter, p. 263-283 (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 157).
- PINGREE 2001 : D. PINGREE, « From Alexandria to Baghdād to Byzantium. The Transmission of Astrology », *International Journal of the Classical Tradition* 8/1, p. 3-37.
- REINAUD 1849 : J. REINAUD, « Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du XI^e siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains arabes, persans et chinois », *Mémoires de l'Académie nationale des Inscriptions et Belles-Lettres* XVIII/2, p. 303-304.
- ROBINSON 2003 : Ch.F. ROBINSON, *Islamic Historiography*, Cambridge, Cambridge U. P.
- ROBINSON 2004 : Ch.F. ROBINSON, « The Conquest of Khūzistān : A Historiographical Reassessment », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 67/1, p. 14-39.
- ROBINSON 2005 : Ch.F. ROBINSON, *'Abd al-Malik*, Oxford, Oneworld.
- ROSENTHAL 1968 : F. ROSENTHAL, *A History of Muslim Historiography*, Leiden, Brill.
- SALIBA 2007 : G. SALIBA, *Islamic Science and the Making of the European Renaissance*, Cambridge Mass.-London, MIT Press.
- SAMIR 1988 : Kh. SAMIR, « Date de la mort d'Élie de Nisibe », *Oriens Christianus* 72, p. 124-132.
- SAMIR 1996 : Kh. SAMIR, *Foi et culture en Irak au XI^e siècle : Élie de Nisibe et l'Islam*, Aldershot, Ashgate Variorum.
- SEGAL 1962 : J.B. SEGAL, « Syriac Chronicles as Source Material for the History of Islamic Peoples », dans B. Lewis & P.M. Holt (éds), *The Historians of the Middle East*, London, Oxford University Press, p. 246-258.

- SEZGIN 1986 : U. SEZGIN, « Al-Madā'inī », *Encyclopaedia of Islam, Second Edition*, V, p. 946-948.
- TIBBETTS 1992 : G.R. TIBBETTS, « The Beginnings of a Cartographic Tradition », dans J.-B. Harley & D. Woodward (éds.), *The History of Cartography. Vol. 2, book 1 : Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies*, Chicago-London, The University of Chicago Press, p. 90-107.
- TOOMER 1973 : G.J. TOOMER, « Al-Khwārizmī, Abū Ja'far Muḥammad ibn Mūsā », dans Ch. Coulson Gillispie (éd.), *Dictionary of Scientific Biography* 7, New York, p. 358-365.
- TOORAWA 2005 : Sh.M. TOORAWA, *Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr and Arabic Writerly Culture. A Ninth-Century Bookman in Baghdad*, London-New York, Routledge Curzon.
- VERNET 1978 : J. VERNET, « Al-Kh^wārazmī », *Encyclopaedia of Islam, Second Edition*, IV, p. 1070-1071.
- WALMSLEY 2007 : A. WALMSLEY, *Early Islamic Syria : An Archaeological Assessment*, London, Duckworth.
- WANSBROUGH 2004 : J. WANSBROUGH, *Quranic Studies : Sources and Methods of Scriptural Interpretation*, A. Rippin (éd.), Amherst, Prometheus Books [1977].
- WANSBROUGH 2006 : J. WANSBROUGH, *The Sectarian Milieu. Content and Composition of Islamic Salvation History*, G. Hawting (éd.), Amherst, Prometheus Books [1978].
- WELLHAUSEN 1902 : J. WELLHAUSEN, *Das arabische Reich und sein Sturz*, Berlin, 1960 [1902] ; *The Arab Kingdom and its Fall*, trad. angl. par M. G. Weir, Calcutta, University of Calcutta, 1927.
- WHITBY 1992 : M. WHITBY, « Greek Historical Writing after Procopius : Variety and Vitality », dans A. Cameron & L.I. Conrad (éds.), *The Byzantine and Early Islamic Near East I : Problems in Literary Source Material*, Princeton, Darwin Press, p. 25-80.
- WITAKOWSKI 2007 : W. WITAKOWSKI, « Elias Barshenaya's Chronicle », dans W. Van Bekkum, J.W. Drijvers & A.C. Klugkist (éds.), *Syriac Polemics. Studies in Honour of Gerrit Jan Reinink*, Louvain, Peeters, p. 219-237 (*Orientalia Lovaniensia Analecta*, 170).
- ZAKKAR 1971 : S. ZAKKAR, « Ibn Ḥayyāṭ al-'Uṣfurī, Ḥakīfa », *Encyclopaedia of Islam, Second Edition*, III, p. 838-839.